

24 images

La mort en direct / *Natural Born Killers* d'Oliver Stone

Yves Rousseau

Number 75, January 1994, February 1995

URI: id.erudit.org/iderudit/23300ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN 0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rousseau, Y. (1994). La mort en direct / *Natural Born Killers* d'Oliver Stone. *24 images*, (75), 66–67.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org



Mickey Knox (Woody Harrelson). «Né pour tuer... ce serait donc une affaire de nature où règne le déterminisme.»

LA MORT EN DIRECT

par Yves Rousseau

Deux heures de film, la première raconte l'odyssée sanglante d'un couple de tueurs qui deviennent des stars médiatiques en faisant cinquante victimes en trois semaines avant d'être finalement capturés. La seconde montre leur évasion, encore plus sanglante. Tout ça en 3 000 plans, 70 extraits sonores et pratiquement tous les formats d'images disponibles sur le marché.

Recevoir le dernier opus d'Oliver Stone a quelque chose qui tient de la performance sportive. On a beau être en forme, on en ressort fourbu, physiquement affecté par cette overdose de montage, d'images et de sons sur lesquels Stone me signifie clairement que je n'ai aucun contrôle et que les habitudes narratives du cinéma hollywoodien ne sont pas d'un grand secours pour suivre cette histoire pleine de bruit et de fureur racontée par un couple de psychopathes armés jusqu'aux dents qui jubilent à semer la mort au passage. Est-ce ainsi que les hommes vivent? Mickey et Mallory Knox répondent à cette question à coups de .12 à pompe et le montage du film est structuré selon leur vision du monde, celle du zapping sauvage qui a peu à voir avec le film-clip aseptisé.

Natural Born Killers est un film-cerveau. Passé, présent, avenir et fantasmes sont lancés en vrac. Mickey et Mallory vivent dans un monde d'images; eux-mêmes et leurs victimes sont des personnages de nintendo. Ils y intègrent la télé la plus triviale et les films les plus violents. Leur cerveau est un écran, ou plutôt un lecteur de vidéo-laser à plateaux multiples coincé à random access. Ils repassent leur exploits et leurs cauchemars dans tous les formats possibles, sans égards pour la chronologie et la vraisemblance psychologique. Bref, la rassurante narration classique ne fonctionne pas ici. S'il y a champ-contrechamp, c'est souvent entre deux formats, on saute du noir et blanc à la couleur, du super-8 au 35 mm, de la vidéo de surveillance au technicolor en passant par le dessin animé et les rétroprojections flagrantes. La convention de vraisemblance est dynamitée. Difficile de s'identifier, d'éprouver de la sympathie pour Mickey et Mallory.

Une scène est représentative de la distanciation que veut générer le film. La rencontre de Mickey et Mallory, racontée du point de vue de Mallory comme un épisode de «sitcom» psychotronique qui s'intitule

I Love Mallory. Son père en abuse, puis elle se venge, trucidant père et mère au son des rires en boîte qui ponctuent un dialogue outrancier. La scène est à la fois terrible et drôle. Les personnages sont des pantins, le décor minable, l'image en vidéo gonflée. Avant d'accéder à la célébrité, Mallory ne peut exister ailleurs que dans une fiction; mais elle cannibalise à son tour les formes médiatiques en devenant une star de la mort. Elle s'inscrit dans une fiction autrement plus retorse, celle des médias, qui font croire qu'ils témoignent de la réalité alors que Stone nous rappelle sans cesse que *Natural Born Killers* est un film.

Nés pour tuer, nous suggère le titre, ce serait donc une affaire de nature où règne le déterminisme. L'histoire racontée par l'Amérindien, une variation de l'histoire de la grenouille et du scorpion racontée par Welles dans *Mr. Arkadin*, nous entraîne sur la piste de l'inné. De même lorsque Mickey est interviewé en prison pour l'émission *American Maniacs*, il se définit comme un prédateur qui ne se pose pas de questions, comme les loups et les serpents dont le film ne cesse de nous montrer des images de type documentaire. Et pourtant, le film nous démontre aussi que la culture américaine est fondée sur la violence. Depuis les mythes fondateurs (ce retour à la sauvagerie qui purifierait les pionniers venus d'une Europe décadente et corrompue) en passant par l'histoire (le génocide amérindien) jusqu'à la réalité contemporaine (la puissance des médias et la fascination qu'exerce la troublante cinégenie de la violence), toutes ces composantes sont évoquées dans le film. Nature et culture sont en fait ramenées dos à dos dans une symbiose apocalyptique. La nature agressive de l'humain trouve ici le terreau pour déployer son penchant pour le chaos. Mais le chaos est une force vitale, l'ordre absolu est stérile.

On voit dans *Natural Born Killers* des extraits du *Scarface* de De Palma et de *Midnight Express*, scénarisés par Oliver Stone, qui nous rappelle que lui aussi fait son beurre de la représentation de la violence. Honnêteté ou roublardise? Je préfère y voir l'expression d'une Amérique écartelée entre

le rêve d'innocence et le cauchemar véhiculé par les médias vu par un cinéaste qui met la main à la pâte. Le point de vue d'un puritain tourmenté, d'un amoureux déçu par le gâchis, dont le pessimisme n'est certes pas désabusé. Devant ses contradictions, Stone ne baisse pas les bras, filme, découpe et monte avec une énergie épuisante pour accoucher d'une œuvre dérangeante et belle comme la violence elle-même.

Nous sommes à des lustres de ces films calibrés pour plaire au plus grand nombre, qui carburent à l'efficacité pépère et rassurante. Pas un personnage à qui se raccrocher dans *Natural Born Killers* (sauf peut-être l'Amérindien évoqué plus haut, qui a droit à presque dix minutes avant d'être tué par Mickey; mais qui est loin de transcender le cliché du vieux sage), pas non plus de psychologie bidon pour expliquer les motivations et finir en beauté par la rédemption ou la chute des forces du mal. L'épilogue du film nous montre Mickey et Mallory avec leur progéniture prête à prendre la relève, parcourant les chemins au son de «The Future» de Leonard Cohen. ■

NATURAL BORN KILLERS

États-Unis 1994. Ré.: Oliver Stone. Scé.: Davis Veloz, Richard Rutowski et Stone d'après Quentin Tarantino. Ph.: Robert Richardson. Mont.: Hank Corwin, Brian Berdan. Int.: Woody Harrelson, Juliette Lewis, Robert Downey Jr., Tommy Lee Jones. 120 minutes. Couleur. Dist.: Warner.

L'île
Nove
PUB



L'île aux
scotches rares

342, rue Ontario Est,
Montréal, 982-0866